

Extrait du El Correo

<http://www.elcorreo.eu.org/Grandir-dans-les-piquets-en-Argentine>

Grandir dans les piquets en Argentine

- Argentine - Social - Piqueteros -

Date de mise en ligne : lundi 26 janvier 2004

Copyright © El Correo - Tous droits réservés

Por Gimena Fuertes

[Pagina 12. « Las/12 »](#), 26 de enero del 2003

Grandir dans les piquets [1]

Berta Gonzalez est déléguée de quartier du Futradeyo, groupement qui s'est fait connaître pour avoir organisé l'encerclement du Ministère du travail à Buenos Aires en octobre 2003. Ce groupement a débuté sous la forme d'une commission de femmes travailleuses. Durant les années au cours desquelles elle a lutté aux côtés de ses camarades, cette femme courageuse a réussi à obtenir beaucoup de choses, allant de la nourriture jusqu'à l'accès massif à la planification familiale.

Berta est contente. Il faut dire qu'après moult péripéties le hangar du Front unique des travailleurs chômeurs et non-chômeurs (Frente Unico de Trabajadores Desocupados y Ocupados : Futradeyo) a finalement été inauguré dans la localité de La Matanza, dans les environs de Buenos Aires. Dans ce quartier de La Loma, de Gregorio de Laferrere, les routes sont encore en terre et ou les maisons, dont certaines faites de matériel de récupération (tôle, planches, plastique), avoisinent les champs. Le local a été nommé "Femmes en lutte" car "les premières qui ont toujours été et continuent à être en première ligne de la lutte sont les femmes", argumente cette militante piquetera.

Autre accomplissement dont Berta Gonzalez est fière : la Commission de femmes travailleuses. Cette commission est l'ancêtre du Futradeyo. Cela a démarré en 96, lorsque Berta est restée sans travail. "Villalba - c'est ainsi qu'elle appelle son mari José, le porte-parole visible du mouvement - travaillait dans une usine métallurgique qui a fermé sans lui accorder la moindre indemnisation. On était pris par le désespoir, et il a fallu s'organiser. Nous n'obtenions aucun revenu et nous avions trois enfants et des factures à payer. Alors j'ai commencé à organiser les dons d'habits des églises de la région", se souvient-elle.

Mais Berta en a eu assez de la charité et a décidé de changer de stratégie. "Nous nous sommes réunies à dix femmes pour faire une commande spéciale de nourriture. Nous étions ces dix femmes et Villalba - ce brave entre les braves - et nous sommes allés trouver la délégation municipale pour leur dire que nous étions les déléguées de dix quartiers différents et pour leur demander 100 sacs de nourriture. Ils nous ont d'abord répondu qu'ils ne pouvaient rien nous donner, qu'on pouvait laisser une demande écrite et que nous aurions une réponse dans les trois mois." "En trois mois, nous avons le temps de crever, nous voulons une réponse tout de suite", ont-elles retorqué.

Cette fois-là, elles ont obtenu ce qu'elles voulaient, mais cela ne sera pas toujours si facile. Le groupe grandissait rapidement, et un jour, des hommes sont arrivés pour demander de la nourriture ; et comme il n'y en avait plus, ils ont frappé Berta. "L'un m'a donné un coup de poing et quand je me suis levée, c'est moi qui ai frappé l'autre type, et mes camarades sont arrivées avec des rouleaux à pâte et des louches et on les a affrontés. C'étaient des gens de Duhalde [alors dirigeant de la province de Buenos Aires] et de Pierri [personnalité du parti péroniste]", assure-t-elle.

Cette femme souriante se souvient que la première victoire qu'ils ont rapportée en tant qu'organisation de chômeurs, en 1997, fut lorsque "Chiche" Duhalde (députée, épouse de Duhalde, qui sera président de l'Argentine et auquel a succédé Kirchner) est venue dans le quartier. "Nous avons appris que Chiche Duhalde venait inaugurer l'école 199. Nous nous sommes réunies à une trentaine de femmes, et nous avons ramassé les tomates pourries dans les poubelles. Nous sommes entrées dans l'école et nous nous sommes assises avec nos petits sacs à dos. Nous avons demandé à lui parler, elle n'a pas voulu nous écouter. Alors nous avons pris les tomates pourries et nous avons commencé à les lancer. Ils nous traitaient de "guarangas" (gros personnages), mais je leur répondais qu'il est plus grossier de crever de faim que de venir écouter en silence de jolis discours. La « Chiche » a alors accepté de nous écouter. Elle m'a demandé de pouvoir parler avec moi, mais je lui ai répondu que je n'étais pas la cheffe,

que nous étions 27 et que nous voulions toutes parler. Nous lui avons demandé des allocations, sans qu'on nous fasse des histoires et des promesses." C'est Villalba qui était le médiateur, celui qui jouait le rôle du "gentil", se souvient-elle. "Ce jour-là nous avons obtenu 25 allocations mensuelles pour les mères de 7 enfants et pour des femmes de plus de 60 ans. C'était la première fois que nous gagnions. Jusqu'à ce jour, nous avons des camarades qui reçoivent une pension mensuelle de vieillesse d'environ 150 pesos [50 dollars]", ajoute-t-elle avec fierté.

Les hommes de main péronistes [du Parti justicialiste] ne sont pas les seuls ennemis qu'ont eu à affronter ces femmes. "Tout à coup, des camarades ont commencé à mourir, après qu'on leur eut diagnostiqué un cancer. Elsira Pereira est morte, puis De Asis Antonia, puis encore Teresa Echeverria", énumère-t-elle, les yeux brillants. Nous avons commencé à faire des dénonciations, parce que ces camarades avaient été en bonne santé, et tout à coup elles avaient le cancer. Ce sont les pylones à haute tension qui en étaient la cause. Nous avons rédigé des documents et des communiqués qui n'étaient publiés nulle part, et nos camarades continuaient à mourir."

A La Matanza, 80% des militants du Futradeyo et la majorité des délégués de quartier sont des femmes, et Berta explique pourquoi : "Nous connaissons mieux nos besoins. Il nous est difficile de discipliner nos camarades hommes. Il y a un côté machiste chez eux lorsqu'ils s'offusquent que nous, femmes, soyons déléguées. Ce qu'ils n'acceptent pas, c'est l'évolution qu'il y a eue dans le piquet. Or, qui provoque les évolutions dans les piquets ? Ce sont les femmes, car quand les enfants ont faim, elles refusent d'accepter qu'on leur réponde "qu'il n'y a pas de nourriture".

Le Futradeyo a une conception de classe. Tous les militants et toutes les militantes sont des travailleurs, le chômage n'est qu'une circonstance. Mais cette conception politique a son origine dans la pratique. "En cours de route, des camarades chômeurs et chômeuses se sont joints à nous. Nous avons des camarades de l'hôpital avec lesquels nous avons pris contact lorsque nous sommes allées nous renseigner pour la planification familiale. Nous avons choisi l'hôpital Teresa Germani de la Matanza, parce que là ils nous ont dit qu'ils ne pouvaient pas nous mettre un DIU (dispositif intra-utérin, stérilet), mais qu'on pouvait aider les femmes avec des contraceptifs. Nous leur avons dit que c'étaient nous qui allions décider de la méthode que nous allions utiliser. Nous ne voulons plus accoucher, nous voulons nous soigner", demandaient-elles.

Les déclarations d'un dénommé Dr Blanco ont notamment fâché Berta : "Il est sorti me dire que les femmes qui utilisent un DIU ne veulent plus procréer, que nous sommes froides et calculatrices", dit-elle.

Le résultat de cette lutte a été, outre le fait que Berta et 200 de ses camarades ont eu accès à la planification familiale avec DIU en 1997, que les médecins, des travailleurs indépendants de plusieurs hôpitaux comme celui de Muñoz, de Posadas et du Paroissien, ont adhéré au mouvement.

Les définitions politiques de Berta Villalba sont claires. "Nous sommes des travailleurs au chômage et nous voulons être des travailleurs avec un emploi. Et pour cela nous luttons." "Pendant que le ministre de l'Economie [Lavagna, ancien ambassadeur de l'Argentine auprès de l'Union européenne] dort dans un lit et peut prendre une douche chaude, nous devons étirer nos 150 pesos pour faire des miracles. Qui pourrait, mieux que nous, occuper ce poste au Ministère de l'économie", demande-t-elle, sans attendre de réponse.

Même si le Futradeyo a été actif dans plusieurs localités de l'ouest et du sud de Buenos Aires depuis plus de cinq ans, l'association s'est surtout fait connaître dans les médias lorsque ses membres ont été accusés de séquestrer le ministre du Travail, Carlo Tomada, le 22 octobre 2003 à l'aube. Le lendemain matin, c'est Berta qui est sortie répondre aux journalistes des radios. "Ils me demandaient si je regrettais d'avoir séquestré le ministre, et je leur répondais que je regrettais plutôt la misère dans laquelle je vivais, et que si lui (le ministre) s'est considéré comme étant séquestré, à aucun moment nous n'avons demandé - ni touché - une rançon. Nous avons été poussés par la nécessité, et ils ont joué avec nous." Ce matin-là, le journaliste insistait sur cette histoire de séquestration jusqu'à ce

que Berta en ait assez et reprenne le contrôle de l'échange. "Est-ce que tu pourrais vivre avec 150 pesos ? lui a-t-elle demandé. "Non" répondit-il. Fin du reportage.

Traduction : [Al'Ancontre](#)

Post-scriptum :

Notas :

[1] En Argentine, les piquets représentent les instruments d'organisation d'un secteur, relativement restreint par rapport au total des sans-emploi, des chômeurs et chômeuses et de travailleurs et travailleuses précaires. Le mouvement des piqueteros est très actif et subit la répression. Toutefois, les divisions de ce mouvement de piqueteros sont importantes. Elles sont dues à des divergences d'orientation politique, mais aussi aux manoeuvres clientélares des politiciens divers qui permettent d'assurer aux responsables de secteurs de chômeurs des allocations minimales leur permettant d'entretenir une emprise sur le chômeur-client, sur le « misérable-à-acheter ».